

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

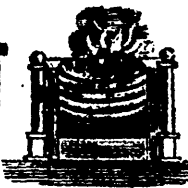
Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

|     |     |     |     |     |     |     |     |     |     |     |     |
|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|
| 10X | 12X | 14X | 16X | 18X | 20X | 22X | 24X | 26X | 28X | 30X | 32X |
|     |     |     |     |     |     | /   |     |     |     |     |     |

# LE COIN DU FEU,

RECUEIL DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.



VOL. I.

SAMEDI, 21 NOVEMBRE 1840.

No. 1.

## LE COIN DU FEU,

RECUEIL DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

Peu de mots suffiront pour expliquer la naissance de la présente publication, dont l'idée était conçue déjà depuis quelque temps, et qui pour se réaliser n'attendait que la fin de la saison des affaires.

Depuis l'année dernière, les propriétaires du *Canadien*, pour augmenter l'intérêt de leur journal, dans sa partie littéraire, font venir de Paris plusieurs journaux destinés à cette fin; mais l'espace que laissent les matières politiques, industrielles, et autres à qui la préférence est naturellement due, est bien loin d'épuiser la matière intéressante que fournissent ces journaux, surtout en ce qui concerne les articles d'une certaine étendue. L'accumulation de ces matières amusantes et instructives a fait naître l'idée de la présente publication, dont l'objet est de les utiliser en les communiquant aux lecteurs du Bas-Canada. Ainsi ce recueil se composera de productions écrites pour des journaux de Paris de la plus haute respectabilité, et pour des classes de lecteurs du goût le plus raffiné; c'est assez dire que l'utile, ou l'agréable s'y rencontrera toujours, que souvent même ils s'y trouveront réunis. Le présent numéro qu'on publie comme échantillon, est rempli de morceaux pris au hasard dans les liasses.

Quoique le COIN DU FEU ne fonde pour son alimentation, que sur les journaux étrangers, il sera ouvert néanmoins aux productions de la littérature indigène, qui seront marquées au coin de l'excellence, et qui seront d'un très grand intérêt.

Le COIN DU FEU sortira une fois par semaine, le Samedi dans l'après-midi, au prix de Six sous

par numéros détachés, ou DEUX PIASTRES pour l'année, (non compris le port) payable six mois d'avance, et cela sans aucune exception en faveur de qui que ce soit. Ce n'est qu'à cette condition que le journal peut être donné à si bas prix.

Le second numéro sortira aussitôt que l'on pourra voir sur quelle circulation à peu près l'on peut compter dans les principales places. Ceux donc qui s'intéressent à cette publication, sont priés de faire connaître au plutôt leur intention de souscrire. MM. les Agents du *Canadien* sont priés d'agir comme Agents pour le COIN DU FEU.

S'adresser par lettre affranchie aux soussignés Imprimeurs et Propriétaires.

FRÉCHETTE & C<sup>ie</sup>.

No. 6, Rue Lamontagne.

### EXPLICATIONS ULTÉRIEURES.

Le Port sera de quatre *chelins* par année, pour ceux qui recevront le *Coin du Feu* par la Poste; ainsi chaque Abonné aura sept *chelins* à payer à chaque semestre.

Les Abonnements seront pris de manière à expirer tous à la même date; c'est à-dire que, lorsqu'on s'abonnera dans le cours d'un semestre et qu'on ne prendra pas le Journal depuis le commencement, soit par la volonté de l'Abonné, soit parce que les propriétaires ne pourront compléter le semestre, on paiera pour le restant du semestre.

Cet arrangement est pris afin qu'un avis qui sera donné pendant un mois avant l'expiration de chaque semestre, puisse servir à tous les Abonnés à la fois. L'envoi du Journal devant être arrêté pour tous ceux qui n'auront pas renouvelé leur abonnement dans le cours de ce mois, cet avis sera donné pour éviter tout désagrément à ceux qui par oubli ne se seraient pas conformés à la condition du paiement d'avance.

Le COIN DU FEU sera publié sur une feuille de Royal, format Octavo, formant ainsi 16 pages

par semaine, et 832 pages pour l'année, ce qui fera la publication la moins couteuse qui ait jamais été offerte en ce pays.

N. B. Le présent numéro est adressé aux souscripteurs du *Canadien* dans Québec, lesquels sont priés de le communiquer à leurs amis, et de le remettre dans quelques jours au porteur du *Canadien*, s'ils ne veulent pas s'abonner. Il en est envoyé aussi aux agents du *Canadien* dans les différentes parties de la province, lesquels sont priés de renvoyer sous enveloppe ouverte à un bout, les numéros qu'ils ne pourront placer immédiatement, pour servir à compléter les liasses des Abonnés futurs.

### LAUBERGE DE LA BARONNE.

Claude Mignet, quoique âgé d'environ soixante ans, était un homme robuste à qui l'habitude du travail avait conservé toute sa vigueur. Ses traits calmes et froids avaient pourtant un caractère de bienveillance qui prévenait en sa faveur, et son œil gris, qui s'attachait avec tenacité sur tout ce qui occupait son attention, exprimait autant de pénétration que de fermeté. Son costume différait peu de celui des paysans du voisinage. Son habit était d'un gros drap bleu fort commun, et son pantalon de même étoffe, était garni de boutons de cuivre sur le côté, suivant la mode de l'Auvergne. Le chapeau seul avait une forme plus moderne, et rappelait assez ceux des bourgeois campagnards ; il tenait à la main un bâton de voyage, et ses vêtements couverts de poussière, la sueur qui ruisselait de son front, prouvaient avec quelle rapidité il avait fait la dernière partie de la route.

Sitôt qu'il aperçut les deux dames, il se découvrit avec une politesse simple mais rigoureuse et qui n'avait rien de cette familiarité naturelle à un homme qui se trouvait en présence de sa femme et de sa fille adoptive. Mais l'un et l'autre étaient habitués depuis trop longtemps aux manières respectueuses du bon Mignet pour qu'elles y fissent sérieusement attention en ce moment. Mme Louise courut vers lui avec empressement, et s'empara de sa main qu'elle pressa dans les siennes.

—C'est vous, Claude ? s'écria-t-elle. Oh ! que j'étais impatiente de vous revoir ! Eh ! bien ! nous apportez-vous des nouvelles ?

Augustine, de son côté, s'était jetée au cou du voyageur.

—Bonjour, père, disait-elle ; comme vous

paraissez fatigué ! Mais je vous en veux, allez ; vous êtes parti ce matin sans m'embrasser !

Et en même temps elle passait son mouchoir sur le front humide du voyageur. Claude souriait à l'affection de la mère et de la fille.

—Merci, Louise, mon enfant, de l'amitié que vous me montrez, dit-il, et les conduisant doucement vers la maison ; puissent les nouvelles que je vous apporte compenser l'impatience que je vous ai causée !

—Cette lettre, cette réponse que j'attendais est-elle donc enfin arrivée ? demanda Mme Louise.

—La voici, répondit Claude, en tirant de sa poche une large lettre dont le cachet portait les armes de France.

—Et vous ne l'avez pas ouverte ! reprit la mère en attachant sur lui un regard de reproche ; toujours délicat, Claude, toujours timide vis-à-vis de nous jusqu'à l'enfance !

—Ne m'en voulez pas, madame ; peut-être n'ai-je pas osé avoir la certitude d'un malheur dont je gérais autant que vous.

Louise regarda la lettre avec inquiétude.

—Un malheur, dites-vous ? Oh ! non, Claude ; cela n'est pas possible ! On ne pourrait sans la plus noire ingratitude rejeter une demande aussi juste que la mienne. . . t vous savez que cette royale famille des Bourbons ne peut être ni ingrate ni oublieuse. . .

Claude Mignet mit un doigt sur sa bouche pour recommander le silence à Louise pendant qu'ils traversaient l'auberge, et bientôt tous les trois entrèrent dans le pavillon du jardin, où ils ne pouvaient être ni écoutés ni interrompus dans la conférence importante qui allait avoir lieu.

Madame Louise déposa la lettre sur la table, comme si elle eût voulu retarder un moment encore la solution du problème, et s'asseyant dans son fauteuil à côté de son mari, elle fit signe à sa fille d'approcher et elle lui dit d'une voix émue et solennelle :

—Ma chère enfant, je vais tenir la promesse que je t'ai faite aujourd'hui. Avant d'ouvrir cette lettre qui va décider de ton avenir, je veux que tu connaisses le passé de ta famille, afin que tu sois toi même juge du sort que nous t'avons fait, afin que tu saches de qui tu as à te plaindre ou à te louer dans le présent.

Mme Louise allait continuer, mais Claude se pencha à son oreille et lui dit à demi-voix avec une profonde inquiétude :

—Par grâce, madame, avez-vous bien réfléchi à ce que vous allez faire ? Avez-vous songé à ce que vous pouvez éveiller de désirs, exciter

de regrets dans l'âme ardente de votre fille par d'imorudentes révélations ? Avez-vous songé que cette lettre peut-être va renverser toutes vos espérances, et alors à quoi servira d'avoir troublé le calme d'une âme pure et sans ambition ?

Mme Louise l'arrêta d'un geste plein de dignité.

— Pour la première fois depuis plus de vingt ans, Claude, je ne suivrai pas vos conseils, que j'ai toujours jusqu'ici trouvés justes et bons. Vous n'avez pas pris assez haut le courage de ma fille à accepter sa part du fardeau que nous portons seuls depuis long-temps. Le jour est venu de lui dire toute la vérité ; je veux qu'elle nous apprenne enfin, après avoir entendu sa propre histoire, quelle part aura chacun de nous dans sa reconnaissance ou dans ses reproches, et je suis sûre, Claude, qu'elle sera indulgente pour les fautes, forte contre le malheur si le malheur vient nous frapper encore.

Claude reprit sa place en soupirant et laissa tomber sa tête dans sa main, pour échapper aux souvenirs que Mme Louise allait réveiller.

— Souvent, Augustine, tu m'as demandé quel était le nom et le rang de ton père, et tu as deviné une partie de la vérité ; oui, ma fille, notre nom était renommé autrefois dans cette province, où je mène depuis vingt ans une vie obscure et oubliée. Personne ici n'a reconnu sous ce costume simple et pauvre d'une aubergiste de grand chemin la noble et brillante dame qui, au temps de sa jeunesse, éblouissait tout le pays de son luxe et de son opulence. Personne n'a soupçonné en toi, ma fille, toi, élevée dans l'humilité et la misère, la fille, l'unique héritière du baron de Saint-Maurice, seigneurs autrefois de plus de trente villages, l'homme le plus riche, le plus considéré du canton.

A ce mot de Saint-Maurice, Augustine tressaillit et leva vivement la tête avec un indicible sentiment d'orgueil.

— Quoi ! maman, s'écria-t-elle, ce fier gentilhomme dont notre servante Jeanne me parle si souvent le soir à la veillée, et qui a comblé le pays de tant de bienfaits, qui a laissé tant de souvenirs de bonté, de générosité...

— C'était ton père, mon enfant, c'était mon mari, à cette époque de bonheur dont je te parle, nous ne pensons ni l'un ni l'autre quel sort funeste nous était réservé dans l'avenir.

Mme Louise s'arrêta un moment comme pour remettre un peu d'ordre dans ses idées. Augustine contemplant avec une sorte de recueillement religieux cette femme énergique, tombée de si haut, et qui avait dû tant souffrir ; elle entrevoyait en elle un de ces dévouements immenses, surnaturels, qui ne peuvent être engen-

drés que par des sentiments de générosité poussés jusqu'au fanatisme, et pour la première fois le respect pour sa mère fut plus grand dans son cœur que l'affection. Claude était impassible, muet, le front toujours appuyé sur sa main.

— Tu as entendu parler, ma chère Augustine, continua Mme Louise, de cette époque de malheurs et de désastres publics où tant de sang généreux a coulé dans toute la France. Ton père et moi, nous jouissions en paix au fond de cette province, de notre heureuse opulence, quand le bruit de cette terrible révolution qui allait renverser le trône des rois légitimes parvint jusqu'à nous. Menacés comme tant d'autres par la colère d'un peuple irrité, nous suivîmes le torrent qui entraînait à l'étranger toute la noblesse de France. Il nous fallut quitter nos terres, nos châteaux, nos honneurs, pour aller chercher loin de notre patrie une hospitalité rare et misérable. Le baron, avec son caractère audacieux, eut préféré peut-être une mort glorieuse ou défendant le foyer de ses pères à un exil honteux qui pouvait se prolonger longtemps. Mais ce qu'il n'eut pas fait pour lui, il le fit pour moi qui étais jeune et belle alors, moi qu'il aimait jusqu'à l'adoration. Il ne voulut pas m'exposer aux hasards d'une lutte dont le résultat pouvait être fâcheux, et nous partîmes pour l'Allemagne avec ses deux frères, le chevalier et le prieur de Saint-Maurice, tes deux oncles, Augustine, qui, depuis vingt ans, n'ont pas donné signe d'existence, malgré toutes mes démarches. A peine eûmes-nous quitté le pays, que nos vastes domaines furent saisis et vendus au nom de l'état ; de vils spéculateurs achetèrent à prix modique les biens qui nous appartenaient par droit d'héritage, et le château que nos aïeux avaient possédé pendant huit siècles devint la proie d'un intrigant affilié aux ignobles manœuvres de la bande noire.

A cet endroit du récit de sa mère, Augustine rougit et baissa la tête. Claude qui l'observait ajouta encore à son embarras en lui disant avec douceur :

— Vous comprenez maintenant, mademoiselle, pourquoi je reçois si mal M. Ferdinand Michelin, le fils de l'avare spéculateur qui jouit paisiblement aujourd'hui des biens de votre famille !

Augustine se détourna pour cacher sa confusion. La mère continua :

— Ton père, mon enfant, avait, comme je crois te l'avoir dit, un caractère bouillant, impétueux, plein d'énergie. Sa haine contre l'anarchie qui régnait alors en France, l'exaltation de ses idées et de ses principes, la fièvre d'activité qui le dévorait, le jetèrent dans toutes les entreprises, qui eurent pour but de rétablir la dynastie

des Bourbons sur le trône dont on l'avait violemment précipitée. Ce fut vainement qu'une tête royale jetée toute sanglante à la caste déçue vint révéler l'épouvantable fermé des novateurs ; la terreur ne put chasser l'espérance, et l'audace des vainqueurs ne fit qu'exciter la rage des vaincue.

« Mon mari surtout ressentit une indignation profonde pour ce grand forfait dont toute une nation s'était rendue coupable. Peu de temps après que la sinistre nouvelle se fût répandue de l'autre côté du Rhin, un complot secret avait été tramé pour renverser le pouvoir opieux qui pesait sur la France et rendre le trône aux rois légitimes. Le baron fut un des principaux fauteurs de ce complot ; de grands personnages encourageaient ses efforts et exaltaient son dévouement par leurs éloges ; ils lui promettaient des honneurs, des richesses, en récompense de ses sacrifices, et le baron, dans ses idées chevaleresques, n'avait pas besoin de pareils encouragements pour accomplir ce qu'il croyait être un devoir sacré.

« Bientôt il trouva une occasion de prouver aux illustres exilés son dévouement tout entier ; pour que le complot eut quelques chances de succès, il fallait qu'un homme actif, prudent, intrépide, rentrât en France, se rendit à Paris, le centre même du danger, et combinât les efforts des conspirateurs pour les faire concourir au but commun. Le baron sollicita et obtint cette dangereuse mission. Ce fut vainement que je le voulus le retenir par mes larmes ; j'étais alors malade et enceinte de toi, ma chère Augustine ; que de raisons pour céder à mes instances ! Mais le baron fut inflexible ; il y allait sûr que ceux pour qui allait tout risquer, veilleraient sur moi et sur mon enfant. Le voyant résolu, je lui déclarai avec force que mon devoir, à moi, était de le suivre, et que puisqu'il persistait à partir, je partirais avec lui.

« Alors ce fut son tour d'employer les instances, les prières et même les menaces. Je restai inflexible comme lui, et il dut céder à une volonté aussi ferme que la sienne. Nous partîmes donc, après avoir reçu les ordres et baisé la main d'un auguste personnage, qui nous adressa des paroles pleines d'affection et de bonté ; peu de jours après nous étions en France, à Paris, sous ce nom de Menard, qui était aussi le nôtre, et que tu as porté si longtemps, Augustine, sans savoir quel titre y était joint autrefois.

« Que te dirai-je, ma chère fille, sur cette triste époque de mon existence ? Le souvenir seul a blanchi mes cheveux avant le temps, et encore aujourd'hui, je ne puis songer aux quelques mois que je passai dans la capitale de la

France sans frissonner de terreur. Un moment les brillantes espérances de ton père relevèrent mon courage ; tout semblait réussir à souhait dans la difficile mission dont il était chargé ; déjà il me parlait de la récompense qu'il attendait de ses services, déjà il entrevoyait un succès prochain, inévitable, qui devait changer la face de la France, et quelquefois dans nos moments d'orgueil et d'ambition, nous parlions de cet enfant qui allait naître, de toi, Augustine, toi qui devais être plus tard si pauvre, si obscure, si humble, et nous nous demandions si quelques mois plus tard, après le succès, des mains royales daigneraient te présenter aux saintes cérémonies du baptême.

« Oh ! ma fille ! ma chère enfant ! ne me demande pas comment toutes ces folles illusions furent brisées tout à coup ; ne me demande pas comment ton malheureux père trahi, dénoncé, tomba au moment le plus inattendu entre les mains de ses ennemis ; ne me demande pas par quelles humiliations, quelles souffrances il eut à supporter dans leurs cachots et devant leurs juges ; ne me demande pas comment ce jour de ta naissance qui devait être si beau pour nous, fut enveloppé d'un crêpe sanglant ! .. Epargne-moi, par pitié ! et quand tu me verras quelquefois pleurer en te regardant, toi si belle et si pure, quand tu me verras quelquefois au moment de t'embrasser détourner mes lèvres de ton visage si frais et si rose, aie pitié de moi, ma fille, et pardonne-moi si je me souviens que la tête de ton père tombait sur un échafaud le jour même où tu es née. »

Augustine jeta un cri d'épouvante et se précipita dans les bras de sa mère ; Mme Louise, toute pâle et frémissante, était en proie à d'affreuses convulsions ; cependant elle repoussa Claude Mignet qui voulait lui porter des secours. Il suivit une pause où on n'entendait que des sanglots et des gémissements.

— De grâce, madame, dit le vieillard d'un ton suppliant, remettez à un autre jour la suite de ce récit. .

— Non, Claude, reprit la baronne avec plus de calme et en essayant avec un baiser les larmes de sa fille ; maintenant qu'Augustine connaît les malheurs, qui ont accompagné sa naissance, il faut qu'elle sache quels généreux malheurs ont existé ; maintenant, si elle verse des larmes ce ne seront que des larmes d'admiration et de plaisir.

L'aubergiste se détourna d'un air d'embarras et reprit l'attitude méditative qu'il avait un moment auparavant.

— Tu dois penser, ma fille, qu'au moment où tu reçus le jour on m'avait laissé ignorer le

malheur horrible qui me frappait en même temps ; une pareille nouvelle m'eut tuée sur le coup et je dois la vie à celui qui a eu la courage d'éloigner de moi la connaissance de ce malheur. Cet homme, Augustine, il est devant toi ; c'est ce bon Claude qui commençait alors vis-à-vis de nous cette vie d'abnégation à laquelle il n'a pas menti depuis. Tu sais-peut être que Claude avait été notre intendant au château de St-Maurice ; depuis notre émigration, il s'était retiré à cette habitation où nous sommes aujourd'hui et qui n'était alors qu'une simple ferme dont mon mari lui avait fait présent dans des temps plus heureux. Les papiers publics lui apprirent par hasard l'arrestation du baron et bientôt après son jugement. Claude, à qui nous avions donné si souvent des marques d'affection, n'hésita pas à venir nous porter les secours de son dévouement. Il arriva à Paris ; au risque de se compromettre, il vit mon mari dans sa prison, il le consola, il pleura avec lui sur moi et sur l'enfant à qui je devais donner le jour. Quand le fatal arrêt fut prononcé, quand tous les efforts humains devinrent impuissants pour sauver celui dont je portais le nom, Claude vint me trouver ; d'après les ordres exprès de ton père, il me trompa pour me sauver ; il m'entretenait dans de fausses espérances, moi, malade et retenue par l'épuisement sur un lit de douleur au moment où ces espérances recevaient un si cruel démenti sur la place de la Révolution.

—Où, ma fille, tu es née sous de terribles auspices ! A peine née, tu entendis autour de toi des plaintes et des gémissements ; ton berceau était pauvre et sans ornements, et tes premiers cris retentirent dans une mansarde qui était alors ma demeure. Tout l'argent que nous avions pu sauver en quittant la France, tout celui qui nous avait été confié par nos amis en partant d'Allemagne, avait été employé pour les besoins de la funeste conspiration dont ton père était un des chefs. Il avait joué sur ce projet chanceux sa vie, celle de sa femme, celle de son enfant. Moi, habituée au luxe, aux délicatesses de la vie opulente, je me trouvais réduite à la dernière misère au moment où j'allais te donner le jour. Ton père dans sa prison, ignorait toujours ma détresse ; ce coup eût été plus terrible que tous les autres. Claude le trompa, comme il me trompa moi-même, pour nous épargner des souffrances plus grandes encore à tous deux.

“ Qui pourrait te peindre, Augustine, ma douleur et mon désespoir quand il ne fut plus possible de me cacher l'affreuse vérité. Je l'avouerai à ma honte, ma fille, dans le premier moment je n'eus par le courage de supporter un coup si terrible, je voulus mourir. Ce fut encore Claude, notre bon génie, qui me sauva ; ce fut lui, dont

la voix douce, persuasive rappela dans mon cœur la foi et le courage ; ce fut lui qui m'inplora en ton nom, qui me supplia de ne pas te laisser seule et orpheline dans ce monde mauvais ; ce fut lui qui fit parler la voix de la religion, de la nature, de l'humanité. C'est à lui, mon enfant, que tu dois la vie de ta mère.”

Augustine cacha sa tête dans la poitrine de Claude en sanglottant. Le vieillard souriait pour déguiser l'émotion profonde qu'il éprouvait.

—Je consentis donc à vivre, continua la baronne, et véritablement la mort, si elle n'avait été une lâcheté, eût été plus douce que la vie de troubles, de terreur et de misère à laquelle je me trouvais désormais condamnée. J'avais ignoré jusque-là tous les dangers, tous les malheurs de notre position actuelle, et bientôt il ne fut plus possible de me les cacher. Claude avait épuisé toutes ses ressources pendant ma longue maladie, il était pauvre et ne possédait rien que cette misérable ferme que nous habitons ; vainement il avait cherché à la vendre dans la pressante nécessité où nous nous trouvions tous. A une époque où avec quelques papiers décrédités on pouvait acheter tant de châteaux, d'hôtels, de palais dont les maîtres étaient en exil, personne ne voulait d'un petit coin de terre stérile, perdu au fond d'une province lointaine. Claude ne put donc accomplir son généreux sacrifice, malgré toutes ses démarches. Je voulus à mon tour tenter quelques efforts pour adoucir notre infortunée présente, mais, hélas ! à qui m'adresser ! Tes deux oncles, Augustine, étaient restés en Allemagne et ne répondaient à aucune de mes lettres ; tous nos autres parents et amis étaient en fuite et dispersés depuis le commencement de la révolution. Les partisans du complot dont le baron était le chef avaient déjà péri sur l'échafaud ou gémissaient dans les prisons en attendant la mort.

“ Ce n'était pas tout encore. De nouvelles révélations de je ne sais quel misérable dénonciateur, qui voulait sauver sa tête à force de mensonges et de lâchetés m'avaient compromise aux yeux des juges de mon mari. On me dépeignit comme complice de la conspiration qui venait de manquer, on prétendit que je pouvais fournir des renseignements importants sur des auteurs encore inconnus du complot, et l'ordre fut donné de m'arrêter. Heureusement Claude veillait encore sur moi ; prévenu à temps, il put me faire quitter ma modeste retraite, et quand les agents du pouvoir révolutionnaire s'y présentèrent, j'étais déjà cachée dans une autre quartier moins exposé que le premier aux recherches de mes ennemis.

“ Malheureusement le danger n'était pas assésé ; le signalement de la ci-devant baronne de Saint-Maurice, car on savait alors notre véritable

nom, avait été répandu partout ; il m'était impossible de sortir non-seulement de France, mais encore de Paris sans être arrêtée, et alors être arrêtée, ma fille, c'était être condamnée à mort. Claude, qui savait tout ce qui se passait par les confidences d'un de ses amis investis de fonctions assez importantes à la commune de Paris, m'éclaira sur ma situation. A cette époque j'étais décidée à vivre pour toi, et la mort me faisait peur. Je demandai conseil à Claude et à son ami, homme géné et qui a porté quelques mois plus tard la peine de sa tolérance et de son humanité en devenant la victime de cette même révolution qu'il avait courageusement servie.

« Ce fut alors ma chère Augustine, qu'on me proposa le seul moyen qui pût nous sauver tous, c'était d'épouser Claude. Notre bienfaiteur s'engageait à faire obtenir un passeport à Claude Mignet et à sa femme, mais il ne pouvait rien pour la ci-devant baronne de Saint-Maurice. Au moyen de quelques suppressions dans les noms il était facile de tromper la surveillance des agents de l'autorité, à qui mes titres eussent pu donner l'alarme. D'ailleurs, je réfléchis que j'étais seule au monde, que j'étais séparée pour longtemps, pour toujours, de ma famille, de mes amis, que la position que j'allais conserver près de Claude pourrait prêter à des suppositions malignes ; toi, ma fille, tu avais besoin d'un appui. Enfin j'éprouvais une vive reconnaissance pour le dernier ami, le consolateur du baron de Saint-Maurice, pour l'homme généreux qui, au péril de sa vie, nous avait protégés toi et moi contre tant de dangers. . . je donnai mon consentement, j'épousai Claude, et trois jours après, grâce à notre protecteur, nous quittons Paris pour venir nous établir dans cette humble habitation qui était désormais toute notre fortune.

« Oh ! Dieu m'en est témoin, ma chère enfant, depuis le jour où cette union a été contractée, je n'ai pas eu une minute de remords, pas une fois le souvenir de ton noble père n'est venu me faire regretter d'avoir donné ma main à l'honnête homme qui nous avait rendu de si grands services, et qui devait être le protecteur de notre enfant ! Claude lui-même a poussé jusqu'au rigorisme les égards qu'il croyait devoir à la veuve de son ancien maître, et il n'a jamais voulu avoir pour sa femme légitime que l'affection et le respect qu'il portait à la baronne de Saint-Maurice.

« Tu sais le reste, ma fille ; tu sais comment nous avons accepté la pauvreté, l'abaissement, la servilité, pour satisfaire à tes besoins, pour te procurer une éducation digne du nom que tu devais porter : tu sais comment, tandis qu'il nous préservait toutes deux du contact de ces gens grossiers qui nous entourent, il prenait pour lui

les fonctions les plus pénibles et les plus humiliantes. . C'est lui, Augustine, qui a désiré que tu ignores jusqu'à ce jour notre triste histoire et jusqu'au véritable nom de ton père, et peut-être ne nous blâmeras-tu pas de notre prudence et de nos précautions pour assurer jusqu'ici la paix de ton âme.

« Mais aujourd'hui, ma fille, les temps sont changés. Au moment où je parle, peut-être tu vas retrouver ce nom, cette considération et une partie de cette fortune qui t'appartenaient. La noble et royale famille, trop longtemps exilée, vient de reconquérir le trône de ses pères ; il n'est pas un des membres de cette famille qui puisse refuser quelque chose à la fille du malheureux baron de Saint-Maurice. Depuis quelques jours je leur ai écrit à tous. Oh ! ils connaissaient bien ton père ! ils me connaissaient aussi quand ils étaient exilés et sans pouvoir ! J'ai raconté nos malheurs, j'ai dit ce que nous avons souffert pour eux ; je n'ai rien demandé pour moi, qu'importe ! Mais il faut une grande récompense à la fille du baron de Saint-Maurice, et cette récompense, la voici, mon enfant. . elle est là sans doute dans cette lettre. . »

En même temps elle fit un mouvement pour saisir la dépêche ministérielle qui était devant elle ; mais Augustine l'arrêta et prenant dans chacune de ses mains les mains de Claude et de sa mère, elle dit d'une voix émue :

—Encore un instant, ma bonne mère, avant que nous sachions quel est le sort que l'a venir me réserve, laissez-moi vous remercier du fond de mon âme de votre affection, de votre dévouement pour moi, et quoi qu'il arrive, je vous supplie de me permettre à l'avance de n'accepter aucune proposition qui puisse jamais m'éloigner de vous deux ; car je veux désormais vous consacrer ma vie tout entière, vous entourer d'amour, d'affection et de respect. .

—Bien ! bien ! mon Augustine, dit la mère en pleurant de joie ; j'attendais cela de toi.

—Bien, mademoiselle, répéta Claude avec admiration ; vous êtes la digne fille du baron de Saint-Maurice.

—Et maintenant, cette lettre. .

—Permettez que je l'ouvre moi-même, dit Claude en prenant avec insistance l'importante missive. . Et il ajouta en hochant la tête :—Rassemblez tout votre courage, pauvre femme ; car vous ne savez pas encore ce que c'est que la reconnaissance des rois. .

Il rompit le cachet : les deux dames, la mère surtout, étaient pâles et haletantes. La main de Claude était agitée par un petit tremblement convulsif.

—La signature !... la signature !... dit la baronne d'une voix étouffée.

—Le duc de B..., secrétaire des commandements.

—Le secrétaire des commandements ! reprit la pauvre femme, et moi qui espérais... Mais, ajouta-t-elle en essayant de sourire pour se rassurer, je comprends... les princes sont importunés par de nombreuses demandes, et... .

Elle s'arrêta, car pendant qu'elle parlait, Claude qui avait lu rapidement le contenu de la lettre était devenu pâle de douleur et peut-être de colère.

—Eh bien ? Claude, je vous en prie... .

—Je m'étais douté de ce qui arrive ! Louise, mon enfant, encore une fois du courage... .

—Mais cette lettre, que contient-elle donc ?

—De belles paroles d'abord, dit Claude avec une amère ironie ; on proteste d'une vive reconnaissance pour les dévoués et fidèles serviteurs, on voudrait leur donner à tous les récompenses proportionnés à leurs services, mais les demandes sont si nombreuses qu'on ne peut accorder qu'aux plus nécessaires, en conséquence on délivre un brevet de douze cents livres de rente sur la cassette particulière à Mme la baronne de Saint-Maurice, dont moitié sera réversible sur la tête de sa fille, à condition que ces dames feront parvenir le plus promptement possible à la chancellerie un certificat d'indigence qui leur sera délivré par le curé de leur paroisse... .

—Un certificat d'indigence à nous ! s'écria la mère en se levant avec dignité. Oh ! vous vous êtes trompé, Claude ; cette lettre ne peut être pour nous... .

—Voyez... .

—Un certificat d'indigence ! répéta la baronne, et ce sont ces princes français pour qui mon mari est monté sur l'échafaud, qui exigent que nous nous exposions à une pareille ignominie ! Oh ! les ingrats ! les ingrats ?

Elle retomba sur son siège en sanglottant et à demi-morte.

—Et vous, mademoiselle, dit Claude avec douceur en se penchant vers Augustin, êtes-vous disposée à accepter de pareils bienfaits et à de pareils conditions ?

Augustine saisit la lettre, la déchira en morceaux qu'elle rejetta loin d'elle.

—Jamais ! jamais ? s'écria-t-elle avec exaltation.

—Bien, mademoiselle, dit encore le vieillard en fixant sur elle un regard satisfait ; et cependant, ajouta-t-il plus bas d'un ton de regret, il eut mieux

valu peut-être que vous ignorassiez jusqu'à la fin tout ce qui s'est passé !

—Oh ! oui, qu'ai-je fait ?... dit Mme Louise avec désespoir.

—Votre devoir, et je vous en remercie. Claude, ma mère, ne regrettez ni un ni l'autre de m'avoir appris ce grand secret ; jusque ici je n'étais qu'une enfant, légère et frivole, de ce jour je deviens votre compagne et votre amie. Je supporterai avec vous les privations, la médiocrité, l'obscurité, et vous verrez que je ne me plaindrai pas. Je serai une digne fille du généreux baron de Saint-Maurice ; n'ayez donc ni regret pour le passé ni crainte pour l'avenir. Je prendrai ma part sans me plaindre dans les sacrifices et la résignation ; et pour commencer je dois vous donner une preuve de confiance absolue et d'obéissance. Un jeune homme, dont la famille est riche et puissante m'avait dit qu'il m'aimait ; peut-être, si vous y aviez consenti, n'aurais-je éprouvé aucune répugnance à m'unir à lui... . Aujourd'hui, je sais que la famille de ce jeune homme est l'ennemi de la mienne, et je renonce à lui... . je ne le verrai jamais... .

En achevant ces mots, les forces d'Augustine trahirent son courage et elle fondit en larmes.

—Malheureuse enfant ! s'écria Mme Louise, et le jeune homme est sans doute... .

—Ferdinand Michelin, répondit Claude avec tristesse ; je le savais, moi.

En ce moment un bruit de fouets et un piaffement des chevaux se fit entendre sur la route ; la servante appela Mignet à grands cris du dehors, pour lui annoncer qu'une chaise de poste venait de s'arrêter, devant l'auberge. Claude fut forcé de quitter les dames pour aller recevoir les voyageurs.

Au moment où Claude Mignet arriva sur la grand-route une chaise de poste dont le brancard venait de se briser était arrêtée devant la porte de l'auberge, le postillon, homme robuste et qui, à en juger par sa tournure et par les moustaches grises qui couvraient sa lèvre supérieure, devait être un ancien militaire, était déjà descendu de son cheval, et s'occupait tranquillement à dételé ses chevaux, tandis qu'une petite voix aigre et criarde faisait entendre des juréments et des malédictions dans l'intérieur de la voiture.

—Le maladroît ! s'écriait le voyageur ; car c'était un homme, malgré le timbre aigu de son organe, le manant ! briser ma chaise dans le plus bel endroit de la route ! me forcer de m'arrêter ici toute une nuit dans un cabaret de campagne ! Fritz, continua-t-il en s'adressant à un domestique qui était déjà occupé à décharger le



sac de nuit de son maître, donnez-moi ma cravache que je coupe la figure de ce maraud-là !

— Essayez, dit le postillon sans s'émouvoir en apparence, quoique ses lèvres fussent convulsivement serrées par la colère, et je vous casserai les reins à coups de manche de fouet, monsieur le voyageur !

— Insolent !

Au même instant la portière s'ouvrit et celui qui venait de parler sauta lestement à bas de la voiture. C'était un jeune homme en élégant costume de voyage, de haute taille, mais si maigre, si pâle, si fluet qu'on eût dit un poitrinaire, ou du moins un homme usé avant le temps par les plaisirs de la vie mondaine. L'air semblait manquer à ses poumons, et tous ses mouvements avaient quelque chose de nerveux qui indiquait une grande faiblesse en même temps qu'une grande irritabilité. Malgré son apparence frêle, ses traits avaient un caractère d'insolence et de fierté aristocratiques ; il étalait sur sa poitrine des rubans d'ordres étrangers surmontés d'une de ces petites fleurs de lys d'argent qui, pendant longtemps, furent le signe de ralliement des partisans de la dynastie bourbonnienne. Il était facile au premier coup-d'œil de reconnaître un de ces jeunes émigrés qui, en rentrant en France à la suite de l'étranger, croyaient avoir le droit de se conduire dans leur patrie comme en pays conquis.

Il s'avança vers le postillon en brandissant sa cravache comme pour exécuter la menace qu'il venait de faire. Cependant il s'arrêta bientôt, intimidé par la cortéance froide mais résolue de son vigoureux adversaire, qui semblait attendre une agression pour broyer d'un geste la chétive créature qui l'avait outragé. Il recula prudemment de quelques pas, et rejetant sa cravache dans la voiture, il dit d'un ton radouci comme s'il venait de faire une réflexion délicate :

— Au fait, pourquoi vais-je m'emporter contre ce drôle ! cela ne remédiera à rien... Fritz, songez à trouver un charron pour raccommoder ma voiture sur-le-champ, afin que je puisse partir demain matin au plus tard. Et toi continua-t-il en jetant presque à la figure du postillon un écu de six francs qui alla rouler dans la poussière, tiens, voilà pour te prouver que je ne te conserve pas rancune !

A cette nouvelle injure les traits du pauvre homme s'enflammèrent, et il allait peut-être laisser échapper sa colère, à peine contenue, lorsque Mignet s'avança vers lui et lui dit à voix basse :

— Calmez-vous, calmez-vous, mon pauvre Magloire... songez à votre femme et à vos enfants... Vous perdriez votre place.

Le postillon se détourna avec effort et murmura du même ton :

— C'est dur monsieur Mignet, pour un vieux soldat de l'empire... Oh ! pour pouvoir seulement appliquer une tape à ce freluquet, j'aurais donné... Mais notre temps est passé... c'est fini... fini.

Il essuya une larme du revers de sa main ; puis il fit un signe d'adieu à l'aubergiste, et remontant à cheval, il partit au grand galop comme pour être sûr qu'il ne céderait pas aux sentiments tumultueux que cette humiliation venait d'éveiller dans son cœur.

Pendant ce temps le voyageur regardait avec une grimace significative l'auberge dans laquelle l'accident arrivé à sa chaise de poste le forçait de s'arrêter, et il grommela entre ses dents dès qu'il se fut assuré que le postillon était bien loin :

— Le drôle ? j'aurais dû lui moudre les os pour la bonne nuit qu'il me procure dans ce méchant cabaret ! mais ils sont si insolents aujourd'hui ! il n'y a plus en France que des républicains ! mais patience...

En ce moment il s'aperçut que Mignet se tenait à quelques pas et semblait l'attendre en silence pour l'introduire dans l'auberge. Il lui demanda en le saluant légèrement de la main :

— C'est à vous ce cabaret ?

— Oui, monsieur, et si vous voulez vous donner la peine d'entrer...

— Il le faut pardieu bien que je me donne la peine d'entrer ! puisque ce drôle qui s'enfuit là-bas comme s'il avait le diable à ses trousses, ne me m'a pas laissé le choix de partir ou de rester... Et dites-moi, mon cher, continua-t-il en toisant le bon Mignet, qui supportait avec un calme parfait et une patience stoïque cet examen impoli, est-ce qu'on peut... manger chez vous ?

— Oui, monsieur, pourvu toutefois qu'on ne soit pas trop difficile sur le choix des mets ; car vous comprendrez...

— Que vous débitez, dans une pareille échoppe plus de ratouille de soldat que de faisans truffés ! Oh ! j'ai l'intelligence très vive ; j'ai déjà compris cela ! Et pouvez-vous me donner pour cette nuit un lit... propre ?

— On fera tout son possible, monsieur, dit l'impassible Claude. Par ici ! continua-t-il en s'adressant au domestique qui se dirigeait déjà vers la maison avec les effets de son maître ; on va vous montrer la chambre qui est destinée à monsieur.

Le voyageur fit un geste de résignation piteuse et s'avança en rechignant vers l'auberge. Claude le fit entrer d'abord dans une salle bas-

se dont les murs et le plafond, peints à la chaux, étaient de la plus éclatante blancheur. Une armoire, une longue table, des bancs, quelques chaises, tout cela en bois de chêne et vigoureusement frotté chaque jour par la grosse servante chargée de ce soin, composaient le mobilier. Malgré la scrupuleuse propreté qui régnait dans cette salle, quelque odeur insensible aux autres odorats, mais trop vive pour les organes délicats du jeune voyageur, vint sans doute chatouiller désagréablement son nerf olfactif, car il porta vivement à son nez une charmante cassolette de parfums montées en brillants, en murmurant comme s'il allait s'évanouir :

— Ah ! Dieu ! quelle horreur ! Je ne pourrai jamais rester ici. Ne pouvez-vous me conduire à la chambre qui m'est destinée ?

— On la prépare, monsieur ; et d'ailleurs il faut qu'on y transporte vos effets ; dans quelques instants elle sera prête. Tenez, continua l'obligeant Claude en ouvrant une fenêtre qui donnait sur le jardin, reposez-vous ici... vous airez de l'air. Servira-t-on quelque chose à monsieur en attendant le souper.

— Du bordeaux, si vous en avez.... Ça me remettra.

Claude sortit pour aller chercher ce que demandait le voyageur. Celui-ci se jeta sur un siège près de la fenêtre sans quitter son flacon et se mit à regarder avec étonnement le jardin si coquet et si bien tenu. Son attention se fixa sur le pavillon, dont il n'avait pas même soupçonné l'existence. Quand Mignet revint, apportant la bouteille de bordeaux demandée, l'indisposition de l'étranger semblait s'être dissipée aussi rapidement qu'elle était venue, car il courut à lui demandant précipitamment :

— Dites-moi donc, mon cher, quelle est cette jeune personne que je viens de voir passer là bas au fond du jardin ? Elle a très bon air, ma foi ! Elle est charmante sur mon âme....

— C'est ma fille dit Mignet en débouchant la bouteille et en la déposant sur la table.

— Votre fille ? répéta l'étranger d'un air désappointé ; c'est dommage.... c'est très dommage ! Elle est délicieuse, parole d'honneur !

— Vous êtes trop bon, monsieur, dit l'aubergiste toujours avec le même sang-froid. Désirez-vous encore quelque chose ? ajouta-t-il comme au moment de se retirer.

— Je désire, dit le jeune homme avec hésitation en regardant toujours du côté de la fenêtre de l'air d'un homme qui veut savoir tout autre chose que ce qu'il demande, je désire que vous me disiez si je suis encore bien loin du château de St-Maurice ?

— Trois lieues de traverse, monsieur, et quatre environ par la grand'routte.

— Il paraît que votre fille est rentrée chez elle dit le voyageur d'un air inquiet ; je ne la vois plus ! C'est qu'elle est vraiment très bien, et elle n'a ni la tournure ni la mise d'une campagnarde !

— Monsieur.... dit Claude en faisant un mouvement comme pour sortir.

— Attendez, reprit le voyageur, j'ai encore quelques questions à vous faire. Vous êtes du pays, sans doute, ou vous l'habitez depuis bien longtemps ?....

Je l'ai habité toute ma vie.

— Alors vous pourrez me dire si l'on connaît dans le voisinage la baronne de Saint-Maurice, ou du moins sa fille, quoiqu'on m'ait assuré que l'une et l'autre existaient encore !

Cette fois toute la glace qui semblait entourer l'âme de Claude se fondit. Il s'écria avec la plus grande vivacité ;

— Quoi ! monsieur, vous venez chercher ici la baronne de Saint-Maurice ? Vous l'avez connue peut-être ? Oh ! dites-moi....

Le voyageur le regarda avec étonnement.

— Tudieu ! mon ami, comme vous êtes vif !

— Oh ! de grâce, monsieur dites-moi si vous avez connu la baronne Menard de Saint-Maurice ?

— Encore ? reprit l'étranger en souriant d'un air méprisant. En serez-vous plus avancé si je vous dis que j'ai vu la baronne quand je n'avais que dix ans et que je ne suis rentré en France que depuis quelques mois ? Mais pour que vous parliez avec tant de chaleur de cette noble dame, il faut que vous-même....

— Moi, non, je ne la connais pas. Seulement pendant un temps cette grande famille a tant occupé le pays....

— Allons ! dit l'étranger en se détournant d'un air fatigué et sans se gêner d'être entendu, on ne peut rien tirer de ces gens-là ! Demain je serai plus heureux, sans doute, auprès de ce Michelin, de ce parvenu.... Lui seul pourra me donner les renseignements dont j'ai besoin.

— Michelin ! des renseignements sur la baronne de Saint-Maurice ! répéta Claude toujours avec la même agitation. De grâce, monsieur, dites-moi qui vous êtes, quel est votre nom et vous pouvez avoir....

— Assez, dit l'inconnu avec hauteur ; je n'ai pas les aubergistes curieux et bavards, et vous pouvez déjà vous en être aperçu.

En parlant ainsi, il lui tourna le dos et se mit à regarder dans le jardin en sifflottant, comme

s'il se fut attendu à revoir la personne qui avait attiré son attention un moment auparavant : mais Claude ne se laissa pas intimider par cette brusquerie et resta debout et pensif à quelques pas de l'étranger, réfléchissant aux moyens de pénétrer un mystère qui sans doute intéressait la baronne. Il hésita un moment à dire franchement toute la vérité au voyageur inconnu ; mais sa prudence ordinaire l'en empêcha. Il ne pouvait dévoiler un pareil secret, qui du reste ne lui appartenait pas à lui seul, sans savoir si cet étranger n'avait pas des intentions hostiles contre celle qu'il semblait chercher. Il résolut donc d'attendre jusqu'au lendemain, et dans l'intervalle de s'informer adroitement du nom et du rang de ce voyageur afin d'agir suivant les circonstances.

Cependant le soleil était couché depuis longtemps et l'obscurité commençait à se répandre dans l'auberge. Pendant que Claude et Pinconu restaient absorbés l'un dans ses réflexions, l'autre dans sa contemplation, des pas furtifs se firent entendre dans le corridor voisin, et au même instant quelqu'un se précipita étourdi dans la salle basse, croyant sans doute la trouver déserte ; mais à la vue de deux personnes on recroussa vivement en arrière, et quand l'aubergiste se retourna, il n'aperçut qu'une espèce d'ombre qui disparut rapidement dans le corridor. Claude s'avança pour chercher à reconnaître le personnage mystérieux qui s'était introduit d'une manière si étrange dans sa maison, mais au même instant un cheval s'arrêta devant la porte et une voix cassée et tremblante de colère se fit entendre du dehors :

— Arrêtez-le, disait-on ; mauvais garnement, tu ne t'attendais pas à me trouver là ? Eh bien, où es-tu donc ? Dieu me pardonne, je crois que le drôle se cache, et il s'imagine que je n'irai pas le chercher dans cette auberge où on lui donne de si bons conseils ? Eh bien, nous allons voir ce qui en est ; je veux m'assurer par moi-même....

Alors, on entendit ces gémissements étouffés que laisse échapper un vieillard en descendant péniblement de cheval et bientôt deux grosses boîtes de voyage résonnèrent lourdement sur le perron de l'auberge. Claude s'approcha avec vivacité du jeune voyageur :

— Monsieur, dit-il avec une certaine émotion, si je ne me trompe pas, nous allons recevoir la visite de la personne dont vous paraissez attendre des renseignements si importants. C'est M. Michelin, ancien notaire, qui vient de s'arrêter ici.

— Michelin, le propriétaire de Saint-Maurice ? Que ne me disiez-vous que j'avais la chance

de le voir ici ce soir ! Cette circonstance va m'épargner une longue course pour demain....

— Depuis trois ans qu'il s'est fixé définitivement au château, c'est la première fois qu'il s'arrête ici et je ne puis comprendre....

Il parlait encore quand la porte s'ouvrit, et aux dernières lueurs du crépuscule le vieux Michelin entra dans la salle. C'était un homme replet, à la tête enfoncée dans les épaules, aux yeux gris et vifs qui faisaient contraste avec la lenteur de ses mouvements et la masse énorme de toute sa personne. Il avait le costume d'un gros fermier du pays ; une longue redingote lui tombait jusqu'à mi-jambes, et un vaste gilet rayé enveloppait la rotondité de son abdomen. Rien de distingué dans la tournure du vieux richard ; et quoiqu'il eût exercé pendant une partie de sa vie des fonctions qui auraient dû lui donner quelque usage du monde, il était impossible, à en juger par son extérieur, de trouver en lui autre chose qu'un paysan enrichi.

Il fit quelques pas dans la salle et s'arrêta tout à coup sans saluer, en jetant autour de lui ses regards étonnés.

— Eh ! reprit-il, où est donc Ferdinand ? où est mon fils ? Je suis sûr pourtant qu'il est entré ici.... Mais, ajouta-t-il en regardant ses hôtes avec soupçon, on l'a caché sans doute !

— Monsieur Michelin, dit Claude avec colère, je ne sais ce que vous voulez dire ; nous n'avons pas vu votre fils, et je ne comprends pas....

L'ancien notaire se retourna vers celui qui venait de lui adresser la parole, attacha sur lui son petit œil gris et reprit d'un ton de plus en plus animé :

— Ah ! c'est donc vous, monsieur, qui êtes le maître de cette auberge et qui cherchez à débâcher un fils de famille pour lui faire épouser quelque petite péronnelle que vous avez pour fille. J'ai eu de vos nouvelles, allez ! je sais maintenant où va mon fripon de jeune homme quand il me laisse des journées entières, moi malade et goutteux, à Saint-Maurice ! et vous n'avez pas honte d'une pareille conduite ? Depuis longtemps je voulais venir voir par moi-même ce qui attirait Ferdinand dans cette bicoque dont je savais à peine l'existence, quoiqu'elle ait fait autrefois partie de mes domaines, et je suis en hâte que le hasard m'ait procuré l'occasion de vous dire votre fait. Comment ? tout-à l'heure en passant par ce chemin que je ne prends jamais pour retourner chez moi, je vois roder autour de cette maison mon fils, que je croyais tranquillement au château depuis ce matin.... Je le reconnais, je l'appelle.... mais bast ! il se sauve à toutes jambes, se réfugie chez vous, et quand je viens le réclamer pour le ramener chez moi, vous me

répondez que vous ne l'avez pas vu ! allez ! allez, c'est indigne ! vous devriez rougir.... Mais je sais comment vous l'avez ensorcelé, voyez-vous ? et si vous ou votre petite sotte avez pu concevoir la pensée que je le laissais s'encanailler, vous vous êtes trompés.... Tenez-vous pour avertis,

En parlant ainsi le vieux Michelin frappait du pied et semblait en proie à la plus vive colère. Claude le laissa achever sa longue diatribe, puis il répondit d'un ton calme et ferme à la fois :

—Monsieur Michelin, quand j'ai dit que je n'avais pas vu votre fils aujourd'hui, j'ai dit la vérité. Pour ce qui est des ignobles projets que vous me supposez, voici ce que j'ai à répondre : votre fils sait bien qu'il n'a pas dépendu de moi qu'il ne remit jamais le pied ici, où sa présence n'est pas agréable à tout le monde, et celle que vous appelez une néronnelle ne pourrait que faire le plus grand honneur à la famille Michelin si elle épousait le fils d'un.... enfin, suffit. Seulement, puisque vous affirmez que M. Ferdinand est entré dans la maison, et je vais m'assurer qu'il n'y est pas caché à votre insu ; et si cela est, monsieur sçyez assuré que ni moi ni personne ici ne chercheront à le retenir malgré vous.

En prononçant ces mots, il sortit à pas lents de la salle et laissa l'ancien notaire tout stupéfait d'une réponse aussi noble que vigoureuse. Il semblait aussi qu'il y avait dans le timbre de voix de Claude quelque chose qui avait frappé Michelin, et il cherchait à rassembler ses souvenirs quand le jeune voyageur, auquel il n'avait pas fait attention jusque-là et qui était resté spectateur muet de la petite scène précédente, s'approcha de lui et lui dit d'un ton où se trahissait involontairement peut-être une sorte d'impertinence :

—Monsieur Michelin, ne vous emportez pas trop contre votre fils dont l'amour est fort excusable, je vous assure, s'il s'agit de la jolie petite personne que je viens d'apercevoir ici il y a quelques instants, et peut-être aussi n'en voudrez-vous pas au hasard qui vous a forcé de descendre dans cette misérable auberge, lorsque vous saurez qu'il s'y trouve un voyageur qui vient de faire plus de cent lieues tout exprès pour avoir avec vous un moment d'entretien.... Il est inutile de vous dire que ce voyageur c'est moi.

—Vous monsieur ? répondit le vieillard en regardant des pieds à la tête son nouvel interlocuteur ; mais au moins puis-je savoir à qui j'ai l'honneur....

—Mon nom ne fait rien à la chose, répondit le jeune homme d'un air dégagé ; supposez

que je suis un acquéreur pour le château de Saint-Maurice qui, m'a-t-on dit, est à vendre.

—Vous voudriez acheter le château, s'écria avec le plus grand empressement le vieillard, dont les traits changèrent tout à coup. Oh ! nous vous entendrions, monsieur ; je ne demande pas mieux que de m'entendre avec vous....

Puis se reprenant aussitôt, comme s'il craignait par sa précipitation de laisser voir un trop grand désir de vendre sa propriété, il ajouta d'un ton plus froid :

—Non pas que je croie au moins aux bruits absurdes que l'on fait courir depuis le retour de nos rois légitimes. Quoi qu'on dise, je suis sûr qu'on ne reviendra pas sur la vente des biens nationaux. On avait voulu m'effrayer à ce sujet, et c'est pour cela que malgré mon âge et mes infirmités, je suis allé aujourd'hui à Clermont pour m'informer de ce qui se passe. Il est certain que notre bon roi Louis XVIII ne souffrira pas qu'on inquiète ceux qui ont acheté et payé d'argent ayant cours des biens dont l'état s'était emparé.... Je n'ai donc rien à craindre à ce sujet, continua-t-il d'un ton de vivacité que démentait ses paroles ; cependant, si quelque personne de l'ancienne famille de Saint-Maurice avait envie de faire cette acquisition....

—Ce serait encore possible, dit le jeune homme avec un calme parfait ; et cependant, pour avoir des renseignements sur quelques personnes de cette famille, c'est à vous que j'ai cru devoir m'adresser. Nous reparlerons de cette acquisition. Ce qui m'intéresse le plus dans ce moment est de savoir si vous connaissez le lieu de la retraite de Mme et Mlle de Saint-Maurice, la fille et la veuve de l'ancien baron, mort révolutionnairement il y a une vingtaine d'années. On m'a dit que ces deux dames étaient encore dans le pays, et j'ai pensé que vous, qui êtes des notables habitants....

—Comment ! s'écria le vieillard, la baronne de Saint-Maurice existe encore ? Elle a une fille ? Vous m'apprenez des choses toutes nouvelles pour moi. Je ne suis fixé que depuis trois ans au château ; je sors rarement à cause de ma goutte, et je suis presque toujours confiné dans mon appartement, où j'étudie les anciennes lois.... Mais êtes-vous sûr au moins qu'on ne vous a pas trompé et que ces dames sont en Auvergne ? Je n'ai jamais entendu parler de tout ceci.

—Je dois croire, dit le jeune homme en rougissant un peu, qu'elles ne sont pas dans une position de fortune très brillante ; car les documents que j'ai pu me procurer sur elles m'ont été donnés par le chef de bureau d'un ministère qui avait vu une pétition de la baronne, dans laquelle elle implorait la munificence royale. La ré-

ponso a été adressée, dit-on, poste restante à Clermont, et une espèce de domestique est venu chercher cette réponse ce matin. J'ai donc perdu toutes traces de ces dames depuis cette dernière ville, et j'ai pensé que vous, propriétaire actuel du château... Enfin, je me suis trompé ; je vois que vous ignorez tout ; mais je me mettrai en campagne ; elles auront sans doute trouvé une généreuse hospitalité dans quelque château du voisinage où elles vivent paisibles et ignorées ! Oh ! je les retrouverai ! il faut que je les retrouve !

—Oui, oui vous les retrouverez, dit Michelin avec empressement, et si vous voulez, monsieur, que nous nous entendions à propos de cette... vente... je pourrai ensuite vous aider dans cette recherche, monsieur, vous accompagner....

Le jeune homme se détourna avec dégoût de son interlocuteur, comme d'un de ces hommes dont on n'a plus rien à attendre et que l'on cesse de ménager dès qu'on n'en a plus besoin. Mais en ce moment Mignet entra, tenant une lampe qui jeta une vive clarté dans toute la salle.

—Monsieur Michelin, dit-il, je ne vous avais pas trompé, votre fils ne s'est pas retrouvé dans la maison que j'ai visitée tout entière. S'il y est entré un moment, il en sera ressorti sans doute pendant que nous étions à causer ici et il sera retourné chez vous.

—C'est bon ! c'est bon ! dit le notaire d'un air préoccupé ; c'est trop nous occuper de ce garnement. Je le retrouverai demain au château, mon cher. Or, comme j'ai des affaires importantes à traiter avec monsieur que voici, ayez donc la bonté de faire mettre mon cheval à l'écurie, je souperai et je coucherai ici.

—Vous monsieur Michelin, dit Claude avec force en regardant en face le gros richard, vous coucheriez sous le même toit, vous mangeriez à la même table que...

Michelin dirigea sur les traits de l'aubergiste un reflet de la lampe et poussa un cri de surprise.

—Je ne me trompe pas ? dit-il en le regardant fixement ; c'est lui ! l'ancien intendant du baron de Saint-Maurice ! Au fait je me souviens... mais je ne pouvais croire....

—Claude Mignet ! Oui, c'est bien moi, monsieur Michelin, je ne vous supposais pas si bonne mémoire.

—L'intendant du baron de Saint-Maurice ! s'écria l'étranger au comble de l'étonnement ; comment aubergiste... ici ? Alors, monsieur, vous avez me dire, vous, ce que sont devenues madame et mademoiselle de Saint-Maurice !

—Je vous l'aurais déjà dit, monsieur, si j'avais

su quel intérêt vous aviez à me faire cette question.

—Quel intérêt ! Je suis le chevalier Eugène de Saint-Maurice, et je suis neveu de Mme la baronne !

—Je salue le neveu de mon ancien maître, dit Claude en s'inclinant respectueusement ; cependant, je le prie instamment de m'excuser si j'insiste pour savoir précisément la cause de sa visite.

—Je vous trouve bien hardi, monsieur l'ex-intendant ; et je ne puis comprendre d'où vous vient le droit que vous vous arrosez.

—Supposez, monsieur, que je sois encore quelque chose comme l'intendant, l'homme d'affaires de Mme la baronne et qu'elle m'ait chargée du soin de vous interroger.

—Vous ! au fait pourquoi ferais-je un mystère d'une chose qui, j'imagine, sera un peu plus tard connue de tout le monde dans ce pays ? Je viens ici, monsieur, pour demander à ma tante la main de ma cousine, Mlle de Saint-Maurice, au termes d'un testament de notre oncle commun, le grand-prieur, mort en exil depuis deux ans et qui me laisse une fortune de cent mille livres de rente, à condition que j'épouserai la fille du baron son frère. J'ai parlé comme un procureur ; êtes-vous satisfait monsieur ?

[LA FIN AU NUMÉRO PROCHAIN.]

## LE ROI ET LA REINE YOUTATI.

M. le capitaine de vaisseau Abel du Petit-Thouars, chargé pendant trois ans d'une mission spéciale dans la mer Pacifique, a recueilli sur les principaux archipels de l'Océanie un grand nombre d'observations qu'il se propose de publier. Cette relation sera fort intéressante, à en juger par les extraits suivants de son séjour dans la baie d'Amonoa :

A peine étions-nous sur cette rade, que le roi vint dans une baleinière ; il était accompagné de deux autres chefs et d'un enfant, son fils, qu'il voulut me laisser en otage.

Le roi se nomme Youtati ; il est d'une taille colossale et d'une grosseur égale à sa taille. Ce gros homme est presque tout noir ; il va nu et tatoué depuis les pieds jusqu'à la tête. Sa figure est ouverte et pleine de bonté ; à le voir, on a peine à se persuader que c'est là un chef d'anthropophages. Il faut dire encore à sa louange qu'il est le seul homme de son pays qui refuse de prendre part à ces horribles festins.

S. M. noire ne se montra nullement embarrassée de sa contenance ; elle a l'habitude de de pareilles visites. Ce qui parut le plus attirer son

attention, c'était la grandeur du bâtiment, son nombreux équipage, sa bonne mine et l'aspect imposant de ses batteries de canons, d'une tenue et d'une propreté admirables.

Le roi m'offrit, d'une manière ouverte, tout ce qui dans l'île pourrait m'être agréable, il voulut faire faire notre eau. Les chefs qui accompagnaient S. M. étaient, comme elle, d'une taille remarquable et tatoués à plusieurs couches.

J'annonçai au roi, avant son départ, que j'allais le saluer de quatre coups de canon ; rien ne pouvait le flatter davantage ; il ne déguisa point le plaisir que lui causait cette marque de déférence, et il témoigna le désir de voir tirer les coups de canon ; je lui dis que l'usage était de ne tirer qu'après le départ de la personne que l'on salue ; après quelques réflexions, il me pria pour ne pas déroger entièrement aux convenances, de permettre que deux coups fussent tirés devant lui avant son départ, et les deux autres lui parti ; ce que j'accordai sans peine. Vint alors le tour du premier ministre ; il avait aussi une requête à présenter. Il désirait mettre le feu aux canons, et il fut également satisfait.

Tant que *la Vénus* fut mouillée dans la baie, le roi Youtati vint à bord chaque jour, il ne me quitta presque plus, jusqu'au moment du départ de la frégate ; il venait déjeuner, retournait à terre après le repas, et il reparaisait très-exactement à l'heure du dîner. Ses manières n'avaient rien de ridicule ni de gauche ; il n'était point importun, il examinait les choses avec attention, il se montrait religieux de nous imiter et de ne rien faire qui pût nous déplaire.

Dans les premiers jours, il me paraissait singulier d'avoir à ma table deux colosses (car son premier ministre ne nous quittait pas non plus) tout nus, barriolés depuis les pieds jusqu'à la tête, de dessins les plus singuliers, qui cependant ne manquent ni de symétrie ni d'un certain goût.

C'est avec raison que l'on a dit que le tatouage cache le nu ; l'originalité des figures attire l'attention et produit l'effet d'un costume. On ne saurait croire avec quelle facilité nous primes notre parti de cet étrange vêtement.

A la première visite que le roi nous fit dans cette baie, il me demanda que j'eusse la complaisance de le faire saluer, pour que ses sujets, qui n'avaient peut-être pas bien entendu la veille, fussent témoins de ces honneurs qui lui étaient rendus. Je me prêtai à satisfaire sa vanité ; et, pour plus de satisfaction, je fis lancer quelques fusées et quelques chandelles romaines, qui eurent un succès merveilleux.

Je changeai de nom avec le roi ; il fut Du Petit-Thouars, moi, je fus Youtati ; dès ce moment il n'eut plus rien à me refuser, j'étais le

maître de l'île, surtout de sa vallée et plus particulièrement de Mme Youtati qui, dès le lendemain, vint avec le roi pour me faire souvenir que j'étais Youtati. Je la reçus fort poliment, mais je n'abusai point de la magnanimité d'un si bon prince.

Je fis quelques cadeaux à leurs majestés, on leur montra toute la frégate : en passant devant le four, d'où on venait de retirer du pain, la reine en demanda un, qu'elle emporta sous son bras.

Le roi, pour cette visite d'apparat, nous était venu en grand costume ; il avait les cheveux liés en touffe sur le sommet de la tête ; il portait un maro immense dont les bouts tombaient presque jusqu'à terre, et un manteau fait avec une étoffe de molleton rouge était placé sur ses épaules, attaché au cou par devant ; il le drapait en entier, ce qui lui donnait un air de dignité très-remarquable.

La reine avait renfermé ses cheveux sous une espèce de réseau en tapa très-fine, qui avait l'apparence de la gaze ; elle s'était affublée d'une robe de mérinos vert-pomme, qu'elle avait déjà reçue de la générosité des missionnaires français ; et par-dessus tout elle portait un manteau d'étoffe de tapa : elle avait les jambes, les pieds et les mains nus et élégamment tatoués.

Les femmes de cet archipel, comme les femmes de l'île de Pâques, sont presque toujours couchées ou accroupies ; elles paraissent avoir de la difficulté à se tenir debout ; avant qu'elles ne se mettent en mouvement, on est toujours dans l'incertitude de savoir si elles iront à quatre pattes ou sur deux pieds.

Dans cette visite, j'offris au roi un sabre à fourreau doré qui parut lui faire grand plaisir. Le ceinturon, fait à Paris, dans les dimensions ordinaires, ne pouvait être employé selon l'usage général, il en eût fallu deux au bout l'un de l'autre pour faire le tour de sa majesté.

Dans le peu de présents que j'avais à ma disposition, les reines avaient été oubliées ; aussi me trouvai-je fort embarrassé ; néanmoins comme les dames polynésiennes ne sont point encore bien difficiles, je pensai qu'un rideau en cotonnade croisée, de couleur ponceau, ferait un manteau délicieux, et certes je ne me trompais pas. Un cachemire de l'Inde n'eût pas rendu la princesse plus heureuse.

Peu après que *la Vénus* fut établie dans cette baie, je fus rendre au roi la visite qu'il m'avait faite. Il vint me recevoir à mon débarquement, et me conduisit à son palais.

C'est une grande case d'environ vingt mètres de long sur trois ou quatre de large ; elle est si-

tée près du rivage, sous de grands arbres qui ajoutent à tous ses agréments naturels l'ombrage et la fraîcheur.

Cette case, comme toutes les autres, est située sur une plate-forme rectangulaire, construite en pierre sèches, et élevée au-dessus du sol d'environ un mètre; sa direction principale est du nord au sud.

À l'intérieur et à chaque extrémité de la case, il y a une partie élevée au-dessus du sol d'environ un pied; ces deux places semblent plus exclusivement réservées pour le roi; le reste de l'aire est divisé dans le sens de la longueur en deux portions presque égales; le côté du fond est jonché d'herbes sèches, sur lesquelles sont étendues des nattes perpendiculairement à la direction du mur; c'est une espèce de lit de camp qui est commun à tout le monde.

Lorsque j'entraî dans ce palais, je trouvai la reine, la fille du roi et plusieurs autres dames couchées et enveloppées de pièces de tapa; il y avait aussi grand nombre de curieux accroupis sur les pierres, du côté opposé des femmes.

Le roi me présenta à la reine et à la princesse sa fille qui n'eurent pas l'air de s'en apercevoir; elles se cachèrent la figure sous leur manteau de tapa, ce qui me fit mal augurer de leur beauté.

Le roi m'offrit une espèce de diadème ou bandeau en plumes de coq, qui, bien porté, ferait un très-bon effet.

La conversation avait lieu par l'entremise de notre pilote Robinson, qui cumulait ainsi les fonctions d'interprète.

En quittant le roi je fus me promener dans le village; il est composé de trente à quarante cases, éparpillées sur le bord du rivage et sur les côtés du ravin qui forme le prolongement de cette anse; sa population peut être de cent cinquante à deux cents personnes, parmi lesquelles on compte une douzaine d'Européens, Anglais, Espagnols et Français.

Je remarquai que les jeunes gens étaient fort peu tatoués, et j'ai cru comprendre que cette coutume était moins générale qu'autrefois. Je vis quelques jeunes filles, d'une très-jeune figure et de formes gracieuses; presque toutes avaient les pieds et les mains tatoués; quelques-unes seulement avaient les lèvres et le front, près de la racine des cheveux tatoués; mais toutes avaient un air maladif, et, presque sans exception, elles étaient fort sales. Je comprends qu'elles aient pu être comparées aux Indiennes de l'intérieur du Pérou, mais jamais, jamais, et sous aucun rapport, aux gracieuses créoles de Lima.

Avant de me rembarquer, le roi voulut à son tour me faire saluer de toute son artillerie; et je

me prêtai à cette fantaisie: il était heureux de me montrer qu'il avait une vieille caronade à moitié enterrée dans le sable!

Il vint dîner à bord; ce fut une favorable occasion pour me demander des présents. Il faut toujours en avoir en réserve pour chaque visite; car, quelque satisfaction que ces chefs témoignent en recevant ce qu'ils désirent, ils ont toujours de nouvelles grâces à demander.

Le roi m'avait montré un uniforme avec des épaulettes de capi aine de vaisseau de la marine de S. M. B., qui lui a été donné par M. le capitaine Bruce. Il me dit qu'il le réservait pour visiter les bâtiments de la Grande Bretagne, mais qu'il lui en fallait un autre pour aller en costume convenable à bord des bâtiments de guerre français. Je ne pus résister à un argument aussi puissant, et je l'habillai de pied en cap.

De ma vie je ne vis quelqu'un plus heureux; il se promenait fièrement, se regardait dans les glaces, s'admirait et riait de bien bon cœur. Il voulut aller se promener sur le pont pour se faire voir, et il semblait dire à tout le monde: Regardez moi!

Youtati a, selon toute apparence, une cinquantaine d'années. Il faut avoir été témoin de cette vanité puérile pour la comprendre: rien, d'ailleurs, ne dépeint mieux le caractère des sauvages. Ce sont de vieux enfants que tout amuse un moment. Il me demanda un pavillon; un grand chef comme lui devait être connu par ses couleurs!

Je lui donnai à choisir; il prit le pavillon d'acier à carreaux rouges et blancs, après m'avoir demandé s'il n'était pas celui de quelque nation.

Dès le lendemain, il envoya couper un arbre pour faire un mât qu'il érigea près de sa case, et où il arbora immédiatement son pavillon. Cette circonstance donna lieu à une espèce de fête; les hommes chantèrent quelques morceaux qui étaient accompagnés de refains, de tamtams et du claquement des mains d'une troupe de femmes assises en rond, qui avaient assez l'air de réciter un *de Profundis*. Ce chant, qui était guerrier, j'imagine, avait infiniment d'analogie avec le plainchant.

À notre départ, le roi, qui était à bord, ne quitta la frégate que lorsqu'elle fut sous voiles. En nous quittant il versait de grosses larmes. Ainsi pleurent les enfants au premier petit chagrin dont ils sont consolés l'instant d'après.

#### HIVER.

Octobre est le mois des projets, l'époque où l'année se renouvelle réellement. Les premiers

feu qu'allument les mauvais jours de l'automne fait naître de sérieuses réflexions. Quand les bougies reparaisent sur la table à diner, la conversation prend un tour nouveau. Alors on songe à ce qu'on va quitter et à ce qu'on va prendre. La saison qui s'avance est reçue avec des impressions diverses.—Voici le froid ! disent tristement les pauvres et les malades ; tandis que les riches gardent leur insouciance, et que les jeunes gens saluent l'hiver avec un frisson de joie et d'espérance.

Et pourtant des poètes se sont trouvés qui, avec plus de rime que de raison, on prétendu que le printemps était la saison des jeunes gens.—Le printemps n'est la saison de personne, depuis qu'on ne se couronne plus de roses, comme les Lions de l'ancienne Rome dans leurs petits soupers avec les Rats du théâtre de Marcellus et les grandes coquettes de la comédie de Térence. Aujourd'hui l'hiver est le meilleur temps pour ceux qui songent aux plaisirs ; c'est la saison où naissent les fleurs les plus rares, où les rossignols chantent des airs de Rossini, où les plus douces passions se sentent renaître aux feux des lustres, où les jeunes femmes prennent leurs plus légers costumes pour le bal, où les jeux et les fêtes commencent avec la bise et la neige.—Voilà comment la société renverse les lois de la nature et ies préjugés de la poésie.

Mollement étendue dans un fauteuil profond, les pieds sur les chenets, la Merveilleuse fait ses préparatifs de campagne, elle songe aux ornements d'une coquetterie qui doit être toujours sur le pied de guerre, quand vient la saison des bals et des soirées. Déjà, un charmant bonnet, sorti des mains si habiles de Mme Goichard, ou un de ces élégants chapeaux que le goût de Mme Laroze ait imposé à la Chaussée-d'Antin, lui a valu un triomphe à l'ouverture des Italiens, et ce premier avantage lui donne de l'espérance et de la confiance :

—Assurément, dit-elle, je ne serai pas dupe comme l'hiver dernier ! Je chercherai à briller, et rien de plus. Bien fin qui me prendrait avec des paroles galantes ou tendres ! On a bien raison de dire qu'il ne faut pas jouer avec l'amour ! Quand le cœur est occupé, on ne songe plus à autre chose, on néglige sa toilette, on oublie d'être élégante, aimable, spirituelle. On cherche à plaire à un seul et on perd l'admiration de tous les autres. Quel mauvais marché !—Après cela, je veux régler mes plaisirs avec plus de soin que l'année dernière. Je refuserai deux galops sur trois et je serai très difficile sur le choix du monde que je verrai. Il ne faut pas se prodiguer ni accepter légèrement les invitations que nous adresse la vanité de certaines gens. Nous met-

tons à la mode des salons d'étrangers enrichis on ne sait comment, et qui nous font ensuite des impolitesses sous prétexte d'excentricité.—Je veux bien passer pour une merveilleuse, mais non pas pour une lionne ; c'est un titre beaucoup trop prodigué et qui se gagne de trop de façons. Les courses m'ont coûté trois cent louis l'année dernière : j'y renonce ; j'aurai un cheval de moins et un cachemire de plus. Quand aux théâtres bourgeois, je ne veux plus en entendre parler. J'ai remarqué que le monde accorde peu d'attention aux femmes qui saisissent toutes les occasions de se mettre en évidence. Avant tout il faut éviter de devenir banale.

—Il n'y a plus à hésiter, dit Daudy. L'hiver qui arrive doit être le dernier de mon joyeux célibat. Mes créanciers deviennent pressants, mon crédit est perdu, le tribunal de commerce se dresse à l'horizon, les verrous de Clichy grincent dans mes songes ; me voilà au plus fort de la crise, la situation est insoutenable et il n'y a plus à reculer devant un parti violent.—J'épouserai la baronne qui a quarante-sept ans.—C'est un mariage ridicule, disent les rigoristes. Moi je pense qu'il n'y a au monde qu'une chose ridicule : la misère. Avec une bonne maison, un équipage et cinquante mille livres de rente, on peut braver bien des préjugés. Aujourd'hui le mariage est une affaire où l'on compte les écus et non les années. La baronne a tout ce qui me manque : l'expérience, la raison, la fortune. Mille exemples, d'ailleurs, sont là pour m'encourager. Si Charles de N... mène grand train, n'est-ce pas parce qu'il a eu le bon esprit d'épouser une vieille femme ? Il est vrai que Charles a eu un bonheur insolent. Un soir, six mois après son mariage, il revenait du bal au milieu de la nuit ; sa voiture verse, et le voilà avec sa femme obligé de regagner son hôtel à pied, par une pluie battante. Mme de N...., qui était plus coquettes que ne l'autorisait son âge, se trouvait en costume fort léger, coiffée avec des fleurs et chaussée de petits souliers de satin. En rentrant chez elle, elle se mit au lit et n'en sortit plus. Une fluxion de poitrine l'enleva en huit jours, et Charles redevint garçon avec une petite fortune, comme avant ses folies.—La calomnie, qui ne ménage personne, s'est attaquée à cette prospérité. On a dit que l'accident avait été préparé par le jeune mari, qui déjà s'était rendu coupable de plusieurs tentatives du même genre, en exposant sa femme à de pernicious courants d'air. On avait remarqué qu'il la plaçait toujours entre deux portes avec un soin merveilleux et des attentions charmantes. L'assassinat par fluxion de poitrine n'est pas prévu dans le Code pénal, et les mystères du mariage cachent bien d'autres attentats terribles et impunis !—Mais malgré les propos des méchants,



je crois à l'innocence de Charles N.... La fatalité seule s'est mêlée de son bonheur ; et où en serait-on si en pareille circonstance on ne pouvait pas compter un peu sur le hasard ?

Voyez-vous ce jeune homme qui consulte avec avidité les almanachs de l'année prochaine ? — Allons ! dit-il, l'hiver sera rude. — Au terme d'avril je quitterai ce petit logement sous les toits, pour descendre dans le bel appartement du second ; — le froid sera rigoureux ; — quel bonheur de pouvoir aux premiers rayons du printemps jeter par la fenêtre ces manuscrits sur lesquels pâlit ma jeunesse ! — Nous aurons beaucoup de pluies et de neige. — A Longchamps j'aurai un beau cheval ; — le vent du nord soufflera avec violence : — je mènerai un train convenable, mais je n'irai pas au-delà de mes revenus ; on peut si bien vivre avec vingt-cinq mille livres de rentes ; et la fortune que j'attends s'élève à ce chiffre respectable.

Le jeune homme aux almanachs est l'héritier d'un vieillard. Celui-là voit venir avec un averse espoir de saison rigoureuse ; il bâtit sur la glace de l'hiver ; il calcule des chances qui doivent lui amener les frimas combinés avec les infirmités de la décrépitude.

Les projets de la jeune fille sont plus doux ; ses espérances caressent de plus riantes chimères. — Voici l'hiver, dit-elle en regardant son miroir ; l'hiver est la saison des maris. Jusqu'ici je n'ai songé qu'aux plaisirs, je n'ai aimé le bal que pour la danse ; il est temps de me ranger et de sacrifier l'agréable à l'utile. Toutes mes actions et toutes mes paroles doivent tendre désormais à ce but unique, — le mariage. Heureusement pour moi, le moment est favorable. La politique, qui jusqu'ici a été si funeste à la galanterie française, tourne maintenant à notre profit. Les bruits de guerre qui retentissent au loin donne un grand prix à la paix du ménage. La garde nationale mobile est une pépinière de maris, et le traité de la quadruple alliance fera signer bien des contrats de mariage. Nous n'aurons qu'à choisir parmi les fantassins et les cavaliers de vingt à trente-cinq ans, qui préfèrent les chances de l'hymen aux hasards de la guerre.

L'homme de lettres fait aussi des projets du coin du feu quand l'hiver approche. L'hiver est la saison que les œuvres de l'esprit attendent pour éclore et paraître au grand jour de la publicité. Mais aujourd'hui voici que le bruit du tambour couvre la voix du poète et du romancier. La littérature avait bien de la peine à se soutenir pendant la paix, que deviendra-t-elle si nous avons la guerre ? Le dernier éditeur, s'il en reste un, fermera sa boutique au premier coup de canon. Les jeunes écrivains quitteront la plume

pour prendre le fusil, et les contrefacteurs belges, n'ayant plus rien à piller, seront réduits à faire banqueroute, ce que nous leur souhaitons de tout notre cœur.

## REVUE DES MODES DE PARIS.

15 OCTOBRE.

**ENSEMBLE DE TOILETTE *Négligé*.** Peignoir en flanelle noisette ; manches à la religieuse, manches de dessous en baptiste à deux bouffants. Colerette de Mousselines à coulisses, rubans fontanges en taffetas écossais violet et vert. Pantouffes de maroquin puce, bordées de ferueur verte.

***Négligé de ville.*** Redingotte en taffetas écossais à petits carreaux verts et noirs. Colerette de Valenciennes. Bottines de Maroquin verni et guêtres de satin turc glacé. Capote coulissée jusqu'au milieu de la passe en pou de soie glacé grosseille et noir. Quelques dentelles noires par ornements. Châles de cachemire fond noir.

***Toilette de ville.*** Robe de cachemire gris fauve ; corsage plat, manches plates, boutons de soie. Cordelières de soie. Echarpe de cachemire, doublée de taffetas de même nuance et bordée d'une frange. Chapeau de crêpe doublé en satin mauve, plumes mauves. Bottines glacées.

***Négligé du soir.*** Redingotte en crêpe abricot, doublée de taffetas et bordée d'un biais tout autour, sur lequel se dessine un bord de dentelle plâte et se détachent de distance en distance quelques nœuds de satin violet. Cordelière violette. Manches plates. Bonnet de dentelle avec des berthes de roses et violettes des bois. Souliers de satin. Gants blancs. Mouchoir brodé garni.

***Toilette du soir.*** Robe de tulle bleu pâle, ouverte et retenue sur un jupon de pou de soie bleu par des nœuds de dentelle et velours bleu. Manches à trois bouillons resserrés et égaux, terminés par de la dentelle et du velours. Coiffure de velours et dentelle, attachée par des épingles de turquoise.

La femme modeste et élégante, dont la gracieuse coquetterie toute parisienne fait la plus grande partie des frais de la toilette, recherche le royal cachemire, le chiné rocaille, l'étoffe nacrée au mille reflets, ou bien encore la mémoire d'Orient, riche et charmante étoffe, toute satinée, brochée et moirée à la fois, mais du plus délicieux effet.

---

Imprimé et publié par ETIENNE PARENT, Avocat, No. 3, Rue La Porte, Québec, et JEAN BAPTISTE FRECHETTE, Imprimeur, No. 6, Rue Lamontagne, Basse-Ville, Québec, Propriétaires.